

## La Suisse, les indiennes et l'esclavage

### Béatrice Veyrassat

« Indiennes » : ce vocable, qui recoupe l'histoire du textile, de la consommation, comme celle du capitalisme international et de la traite esclavagiste, que désigne-t-il au juste ? Des tissus de coton teints, décorés au pinceau ou imprimés à la planche par des artisans indiens, et nommés selon leur région de provenance (Gujarat, Coromandel, Bengale) ou de destination (« guinées » pour le commerce des africain-e-s réduit-e-s en esclavage).

Elles suscitent curiosité et admiration dès la fin du 17<sup>e</sup> siècle lorsque, arrivant en Europe dans les soutes de voiliers chargés d'épices asiatiques, les indiennes apparaissent dans les entrepôts portuaires d'Amsterdam, Londres ou Lorient, sièges des plus grandes compagnies de commerce avec les Indes orientales, néerlandaise, britannique et française. Introduites non seulement sur les marchés d'Europe, mais adoptées aussi en Afrique et dans les Caraïbes, les toiles indiennes, à l'origine produits de luxe mais bientôt diffusées en quantité, se muent en objets de grande consommation pour une clientèle répartie sur quatre continents : l'Asie du Sud, l'Afrique, l'Europe et les Amériques.

Avec le développement, au 18<sup>e</sup> siècle, d'une industrie européenne d'imitation – l'indiennage – et ses innovations infinies

dans les domaines de l'habillement et de l'ameublement, le lien avec l'Inde s'efface, et l'appellation « indienne » devient un terme générique pour diverses qualités de cotonnades colorées de production locale ou parfois hybride, tissées en Inde mais imprimées en Europe.

### Le développement de l'indiennage en terre helvétique

Dès la fin du 17<sup>e</sup> siècle, de Genève à Bâle et dans de nombreuses localités du Plateau suisse, l'industrie naissante prend son essor, malgré quelques résistances initiales, mais sans entrave politique majeure, une spécificité que le pays partage avec les Provinces-Unies et quelques villes libérales en Europe continentale – ce qui les distingue du Royaume-Uni et de la France. La législation française, tout particulièrement, réagit à la menace qui pèse sur les fabricants de textiles traditionnels et freine un premier élan pris par la nouvelle industrie. L'édit royal de prohibition des toiles peintes de 1686, juste un an après la révocation de l'édit de Nantes, va jeter sur les routes de l'exil des centaines d'indienneurs, ouvriers et négociants, délocalisant leur activité vers la Suisse et au-delà – des routes empruntées aussi par les protestant-e-s chassé-e-s de France. Étendant ses ramifications vers les villes du Refuge – Genève, Neuchâtel, Mulhouse, Londres, Amsterdam et bien d'autres encore –, la diaspora huguenote croise celle des fabricants d'indiennes.

Bénéficiant des circulations de capitaux et de savoir-faire techniques et

commerciaux qui sous-tendent ces réseaux, la Suisse apparaît vers la fin du 18<sup>e</sup> siècle comme l'un des sites de production cotonnière les plus importants du continent. Elle rivalise avec la France, qui devient, après la levée successive des prohibitions, le premier producteur de pièces imprimées vers 1785 (16 à 19 millions de mètres), suivie par l'Angleterre (12,4 millions). Occupant la troisième position, la production helvétique (8,5 millions) est en majorité destinée à l'exportation – principalement vers la France, dont une fraction pour le commerce atlantique, ainsi que vers l'Europe centrale et méditerranéenne. Cette estimation ne comprend pas la production assurée par des Suisses émigrés à Nantes après la fin des interdictions (1759), soit huit à neuf dixièmes de la production locale – ou 1 à 1,6 million de mètres dans les années 1780 –, qui est essentiellement destinée au marché africain.

### **Le carrefour genevois**

Moteur de l'industrialisation cotonnière en Suisse, les indiennes sont aussi partie intégrante d'un marché mondial en plein essor au 18<sup>e</sup> siècle, mais entravé un temps par les monopoles des compagnies des Indes. Ainsi en France, jusqu'en 1759, l'importation des toiles indiennes, privilège de sa compagnie royale, n'était pas libre mais autorisée seulement pour leur réexportation hors du royaume, ce qui eut pour effet de dévier le courant d'affaires vers les ports de la façade atlantique et vers les frontières orientales du pays, vers Genève

en particulier. Traditionnellement vouée aux opérations de transit en Europe, cette ville a exercé une fonction de pivot entre les comptoirs de vente – Lorient surtout, que ses négociants fréquentaient assidûment –, et quelques grands centres d'impression en Suisse – Genève elle-même, Neuchâtel – et ailleurs en Europe, pour l'approvisionnement des fabriques en cotonnades blanches, colorants et autres ingrédients nécessaires à l'impression. Parmi les plus gros acheteurs figuraient les maisons genevoises Labat Frères, Plantamour [Rilliet, Rivier] & Cie, Cazenove et Clavière, toutes trois apparentées et issues du Refuge – cévenol, bourguignon et dauphinois – à la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Ces sociétés d'import-export firent de Genève dans la première moitié du 18<sup>e</sup> une sorte de « second marché de l'Orient » (Herbert Lüthy) pour de larges régions d'Europe continentale. Leurs activités illustrent le lien entre l'indiennage et le fait huguenot, mais aussi entre le commerce genevois des toiles peintes et la traite atlantique. Se déplaçant vers la mer, installant filiales et commandites au Havre, à Nantes, à La Rochelle ou à Bordeaux, certains de ces groupes en expansion constante et travaillant en réseau avec des sociétés partenaires, armateurs et banquiers – l'« internationale de l'indienne » –, participeront à la traite esclavagiste par le placement de capitaux parfois considérables.

### ***Traite, denrées coloniales et circulations atlantiques***

Dès le 16<sup>e</sup> siècle, les textiles de provenance indienne sont associés aux traites atlantiques – les Portugais déjà les échangeaient contre des esclaves d’Afrique. Mais le commerce des colonisateurs ibériques n’est qu’un précurseur de ces trafics. La traite esclavagiste trouvera son véritable élan dans le développement outre-Atlantique des plantations européennes de produits exotiques, comme la canne à sucre, le café, le coton ou l’indigo, des cultures très exigeantes en bras. En forte augmentation au 18<sup>e</sup> siècle, la demande européenne de ces nouveaux biens de consommation et matières premières gonfle les voiles des navires qui, sur la côte occidentale de l’Afrique, se fournissent en main-d’œuvre servile. Qu’elles soient destinées à l’usage local ou à vêtir les esclaves, les indiennes servent d’échange contre des captif-ve-s noir-e-s. Dès le milieu de ce siècle, une fraction des tissus de fabrication européenne – et suisse – finance l’explosion des achats d’esclaves destiné-e-s au Brésil et aux Antilles, où le produit de leur vente permet d’approvisionner l’Europe en denrées coloniales (commerce triangulaire).

Ainsi, de même qu’on a pu relever plus haut un lien entre le Refuge protestant et le développement de l’indiennage en Europe, de même existe-t-il, dans une perspective mondialisée, une corrélation entre l’expansion des plantations américaines, l’essor accéléré de la traite atlantique et le développement du commerce européen de

toiles de coton. Ce changement d’échelle s’incarne dans la figure de nouveaux acteurs, véritables global players.

### **Les empires suisses du commerce maritime et de l’indienne**

Ils se nomment Senn, Bidermann [Gros, Odier] & Cie – des Genevois encore –, Pourtalès & Cie à Neuchâtel, Christoph Burckhardt et Fils, négociants bâlois en toilerie et denrées coloniales, dont sont connues les participations aux cargaisons de personnes esclavagisées, ainsi que les activités de leur filiale à Nantes, premier port dit « négrier » de France. Dirigées par des indienneurs, fortement capitalisées, ces sociétés cumulent et brassent des affaires multiples et de portée intercontinentale. On ne retiendra ici que le cas de Jacques-Louis de Pourtalès (1722-1814), issu du Refuge protestant cévenol, fondateur en 1753 de la Fabrique-Neuve de Cortaillod.

La carrière du Neuchâtelois se déroule entre les pôles des principales affaires de son temps : le commerce international des indiennes et les spéculations sur les denrées coloniales. À Londres, il est présent lors des arrivages massifs de toiles d’Inde, blanches ou teintées, en achète des lots considérables pour les placer sur les marchés suisses et français, notamment dans les ports qui entretiennent des relations avec l’Afrique, comme Rouen et Bolbec, auxquels il destine des guinées – une constante de la demande des comptoirs africains. Pourtalès est tourné aussi vers l’économie caribéenne, où il investit des fonds dans deux grandes

plantations esclavagistes des Antilles britanniques (Grenade), sans parler de ses placements dans des sociétés d'armement maritimes à destination de l'Inde, tel le puissant conglomérat Solier & Cie, armateurs marseillais à l'origine, mais à l'actionnariat largement suisse et protestant.

Afin d'élargir la perspective, relevons deux points en guise de conclusion. Premièrement, l'aire de mobilisation des capitaux indispensables à ces lointaines aventures comme aux campagnes de traite ne s'étend pas seulement aux réseaux huguenots du négoce portuaire, à leurs antennes aux Amériques et en Asie et aux partenaires directement impliqués dans leurs affaires, indienneurs et banquiers, mais encore à des centaines de particuliers qui se recrutent dans l'arrière-garde des bailleurs de fonds, amis ou proches familiaux, compatriotes et coreligionnaires, intéressés par les perspectives de profit que fait miroiter le négoce intercontinental dans le dernier quart du 18<sup>e</sup> siècle. La participation helvétique au commerce des

Noir-e-s, passive (actionnaires de compagnies maritimes) ou active (armateurs de navires dits « négriers »), est estimée à 1 à 2 % de l'ensemble des Africain-e-s déplacé-e-s outre-Atlantique.

Deuxièmement, les trajectoires singulières de quelques entrepreneurs de haut vol qui, comme Pourtalès, Senn, Odier et Bidermann, les Burckhardt, les Labat et les Rivier, ont édifié leur fortune en grande partie sur le commerce international des indiennes, ne doivent pas occulter l'activité, au sein de l'ancienne Confédération, d'une multitude de foyers d'indiennage, prospères eux aussi. Comptant davantage de petits ateliers que de grandes fabriques, quelque soixante-dix manufactures peut-être, ils occupaient entre dix et douze mille ouvriers et ouvrières dans la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle. Pour écouler leurs tissus, ces petites et moyennes entreprises dépendaient entièrement de commis-voyageurs courant les foires européennes ou de courtiers ayant un accès direct à la mer.

## Switzerland, *Indiennes* and Slavery

Béatrice Veyrassat

"*Indiennes*": what does this term, associated with the history of textiles and consumerism as with that of international capitalism and the slave trade, in fact mean? Dyed cotton fabrics, brush painted or block printed by Indian craftspeople and named after their region of origin (Gujarat, Coromandel, Bengal) or destination ("*Guinée* cloth" for the trade in enslaved Africans).

Arriving in the hold of sailing ships laden with Asian spices, from the late 17<sup>th</sup> century on "*indiennes*" aroused curiosity and admiration when they appeared in the port warehouses of Amsterdam, London or Lorient where the largest companies trading with the Dutch, British and French East Indies were based. Introduced not only on European markets but also adopted in Africa and the Caribbean, Indian cloth, at first a luxury product but soon widely distributed, became an object of mass consumption for customers on four continents: South Asia, Africa, Europe and the Americas.

With the development, in the 18<sup>th</sup> century, of an imitation industry in Europe – *indiennes* production - and its endless innovations in the fields of clothing and furnishing, the link to India faded and the name "*indienne*" became a generic term for various qualities of brightly coloured cottons made locally or

sometimes woven in India but printed in Europe.

## The Development of *Indiennes* Production on Swiss territory

From the late 17<sup>th</sup> century, from Geneva to Basel and in many Swiss Plateau regions, the burgeoning industry grew rapidly, despite some initial resistance, but with no major political hindrance, a specificity the country shares with the United Provinces and a few liberal cities in continental Europe and which distinguishes them from the United Kingdom and France. French legislation, in particular, reacted to the threat menacing the makers of traditional textiles and curbed an initial surge by the new industry. The royal edict prohibiting painted cloth in 1686, just a year after the revocation of the Edict of Nantes, would throw hundreds of *indiennes* manufacturers, workers and traders onto the roads to exile with the relocation of their activity in Switzerland and beyond – roads also taken by Protestants driven out of France. Spreading its ramifications towards the cities of refuge – Geneva, Neuchâtel, Mulhouse, London, Amsterdam and many others – the Huguenot diaspora met those of the *indiennes* manufacturers.

Benefiting from the circulation of capital and the technical and commercial expertise underlying these networks, late 18<sup>th</sup> century Switzerland emerged as one of the most important sites of cotton cloth production on

the continent. It competed with France which, after the successive removal of prohibitions, became the first producer of printed pieces towards 1785 (16 to 19 million metres), followed by England (12.4 million). In third position, Swiss production (8.5 million) was mainly intended for export – mostly to France, a part of it for the Atlantic trade, as well as for Central Europe and the Mediterranean. This estimation does not include production by Swiss workers in Nantes who had emigrated after the end of prohibitions (1759), that is to say between eight and nine tenths of local production – or 1 to 1.6 million metres in the 1780s - which was essentially intended for the African market.

### **The Genevan Crossroads**

"*Indiennes*", the driving force behind the industrialization of cotton cloth production in Switzerland, were also an integral part of a global market in full expansion in the 18<sup>th</sup> century, though hindered for a while by the Indian companies' monopoly. Thus in France up until 1759 the importing of Indian cloth, the privilege of its royal company, was not free but authorized only for re-exportation out of the kingdom, which had the effect of diverting the flow of business towards ports on the Atlantic coast and the country's eastern borders, Geneva in particular. Traditionally concerned with transit operations in Europe, this city played a pivotal role between the sales centres – Lorient above all, assiduously frequented by its merchants – and a few large printing centres in Switzerland – Geneva itself, Neuchâtel – and elsewhere in Europe, in supplying factories with white cottons, dyes

and other items needed for printing. Among the largest buyers were the Genevan companies of Labat Frères, Plantamour [Rilliet, River] & Cie, and Cazenove et Clavière, all three related and originating from the Refuge – in the Cévenol, Dauphiné and Burgundy regions – in the 17<sup>th</sup> century. In the first half of the 18<sup>th</sup> century, these import-export companies made Geneva a kind of "second market of the east" (Herbert Lüthy) for large parts of continental Europe. Their activities illustrate the connection between *indiennes* production and the Huguenot phenomenon, as well as that between Genevan trading in painted fabrics and the Atlantic slave trade. Moving seaward, establishing branches and limited partnerships in Le Havre, Nantes, La Rochelle or Bordeaux, some of these ever expanding groups working in networks with affiliated companies, shipowners and banks – "the international *indiennes* association" - would take part in the slave trade through sometimes considerable investments of capital.

### ***Slave Trade, Colonial Goods and Atlantic markets***

As early as the 16<sup>th</sup> century, textiles from India had been associated with the Atlantic slave trade – the Portuguese were already exchanging them for African slaves. However, the Iberian colonizers' trading was merely the precursor of this trafficking. The slave trade would find its real momentum in the transatlantic development of European plantations of exotic products, such as sugar cane, coffee, cotton or indigo, all crops needing a great deal of manpower. In sharp increase in the 18<sup>th</sup> century, European

demand for these new consumer goods and raw materials blew wind into the sails of the ships that, on the east coast of Africa, obtained a servile workforce. Whether intended for local use or to clothe slaves, *indiennes* were exchanged for black captives. From the middle of the century, part of the cloth made in Europe - and Switzerland – financed the dramatic rise in the purchase of slaves for Brazil or the West Indies, where the price paid for them made it possible to supply Europe with colonial goods (triangular trade).

Thus, just as above we noted a link between the Protestant Refuge and the development of *indiennes* production in Europe, there was similarly, in a globalized perspective, a correlation between the expansion of American plantations, the swift growth of the Atlantic slave trade and the development of European trade in cotton cloth. This change of scale was embodied in the figure of new actors, real global players.

### **The Swiss Empires of Maritime Trade and *Indiennes***

Their names were Senn, Bidermann [Gros, Odier] & Cie – again Genevans - , Pourtalès & Cie in Neuchâtel, Christoph Burdhardt et Fils, Basel merchants in colonial cloth and goods, whose participation in cargoes of enslaved people is known, as are the activities of its branch in Nantes, the main so-called "slave" port of France. Run by *indiennes* manufacturers, highly capitalized, these companies managed multiple, intercontinental-scale concerns simultaneously. Here we shall only mention the case of Jacques-Louis de Pourtalès (1722-1814), from the Cévennes region

Protestant Refuge, who in 1753 founded the Fabrique-Neuve de Cortaillod.

This man from Neuchâtel pursued his career between the poles of the main businesses of his times: the international *indiennes* trade and speculation on colonial goods. In London, he was present on the enormous arrivals of white or dyed cloth from India and purchased a substantial number of batches in order to place them on the Swiss and French markets, notably the ports in contact with Africa, such as Rouen and Bolbec, for which he intended *Guinée* cloth – a permanent feature of African trading posts' requests. Pourtalès was also involved in the Caribbean economy where he invested money in two large slave plantations in the British West Indies (Grenada), not to mention his investments in shipping companies on the Indian route, like the powerful conglomerate Solier & Cie, a Marseille shipowner originally but with mainly Swiss Protestant shareholders.

In order to broaden our perspective, let us conclude by making two points. First, the sphere in which the capital essential for both these distant ventures and slave trade campaigns was mobilized was not limited only to Huguenot port trade networks, to their branches in the Americas and Asia and the partners directly involved in their affairs, *indiennes* manufacturers and bankers, but also extended to hundreds of private individuals recruited in the rearguard of backers, friends or relatives, compatriots and co-religionists, interested by the prospect of profit held out by international trade in the last quarter

of the 18<sup>th</sup> century. Swiss participation in the trading of Black people, whether passive (shareholders in shipping companies) or active (owners of ships known as "slave ships") was estimated to concern 1 to 2 % of the totality of Africans moved to the other side of the Atlantic.

Second, the singular careers of a few high-flying businessmen who, like Pourtalès, Senn, Odier and Bidermann, the Burckhardts, the Labats and the Riviers, to a great extent built their fortunes on the international *indiennes* trade, should not conceal the activity, in the Old Confederacy, of a multitude of *indiennes*-making centres that were also prosperous. With more small workshops than big factories, about seventy in all perhaps, they employed between ten and twelve thousand male and female workers in the second half of the 18<sup>th</sup> century. To sell their cloth, these small and middle-sized firms relied entirely on commercial travellers who went round European trade fairs or brokers with direct access to the sea.

## Bibliographie

La plus grande partie de cet article est basée sur l'ouvrage :  
Béatrice VEYRASSAT, *Histoire de la Suisse et des Suisses dans la marche du monde : XVIIe siècle – Première Guerre mondiale – Espaces – Circulations – Échanges* (Neuchâtel : Livreo-Alphil, 2018, pp. 29-158, 187-211, 421-424) qui se réfère principalement à : Herbert LÜTHY, *La Banque protestante en France de la révocation de l'édit de Nantes à la Révolution* (Paris, 1959-1961). et à : Louis DERMIGNY, *Cargaisons indiennes : Solier et Cie, 1781-1793* (Paris : SEVPEN, 1959- 1960)

### À propos de Béatrice Veyrassat

Béatrice Veyrassat a fait ses études à Genève et à Paris. A l'Université de Genève, elle a enseigné l'histoire économique internationale de 1992 à 2007 (Département d'Histoire, Institut Paul Bairoch). Ses recherches ont été consacrées principalement à l'histoire de l'industrialisation cotonnière en Suisse et à l'expansionnisme économique et financier du pays. Ses publications les plus récentes portent sur l'histoire de la Suisse dans une perspective transnationale et globale. Conseillère scientifique du Dictionnaire Historique de la Suisse et membre de son Conseil de fondation (1994-2008), elle a siégé également au Conseil de la recherche du FNS (2001-2009).



### About Béatrice Veyrassat

Béatrice Veyrassat studied in Geneva and Paris. At the University of Geneva, she taught international economic history from 1992 to 2007 (Department of History, Paul Bairoch Institute). Her research has focused mainly on the history of cotton industrialisation in Switzerland and the country's economic and financial expansionism. Her most recent publications focus on the history of Switzerland from a transnational and global perspective. She was scientific adviser to the Historical Dictionary of Switzerland and a member of its Foundation Council (1994-2008), and also sat on the Research Council of the SNSF (2001-2009).